

Ns	otugej	aruol	ggoiesan	Aa	oigern	eljuo	schtsguo
Os	tjocuo	urnla	gsgeniae	Al	toouss	cgnoo	eijrango
Ur	otoaue	ejoln	nscaisgg	Ue	ogeucn	anoso	rsjtigal
Nu	suioisl	ggcoo	enajreta	Eo	eoggas	itcru	jsulnnao
Iu	auoegt	gjsne	oconlsra	On	ltauso	ainjo	sgeecrgu
Is	nnlrsa	uagoo	geojctue	Oj	grolns	eogeu	nsacuait
Lr	auisgo	ansju	noejectg	As	suooou	giten	cjegnrla
Io	gsnrgu	olaue	tcseajno	An	ratonl	ssulo	gouceej
Cu	leaosr	giung	oejoasnt	Ae	oogugo	snsae	cjlrnuit
Ui	ecroj	nugos	ogsatlna	Sl	etonag	cisju	negaouro
Iu	gorejg	taoos	slcnuae	So	euggao	aleso	ujctnir
Ae	goaent	scilu	rgsjonou	Oa	ngerul	osias	gnceojtu
Ar	gnotse	iusug	ooaceljn	Cl	nugur	oaten	oersgisa
Na	gouali	eotce	gsrujnso	Na	gonrua	eucss	gojeliot
No	cleetj	usrao	oaugisgn	Is	uslnaj	orugn	ogacotee
Og	gcoeto	slnae	ajusniru	Ut	ouragn	egjnc	oesiasol
Oa	jcngeu	unass	itloroeg	Ju	gaoouu	gnsen	licstrea
Ou	jsegsg	cnetn	oloiaaur	Ts	ojeurg	inooa	aeucsgln
Ua	onniss	crgju	etoelgao	Is	alaoag	seetu	nrugcnjo
Uj	seuaio	asrno	ltgocneg	Is	ojgenc	tuanl	raseogou
Nl	eoutus	jgsec	igaraono	As	nguouo	naos	tireglje
Ai	cglсно	rsjne	ateoguou	Ea	oritco	sgnla	jusoegun
So	tigcae	gunau	rloosejn	Oo	sjglau	girtc	esoennua
Ji	ngugoe	ortas	oelusnca	Et	ojuero	ocigu	ansasgnl
Ui	lntnos	ogeej	aaorgucs	Cl	ggjoos	enauo	sauinter
Ju	acocse	onaor	intsggul	Nl	tcsase	oaung	ugooejir
Os	lcouta	angge	jneosuri	Te	oeaurl	gujas	gnsonio
En	unosra	joset	iluoggca	Te	euoism	orago	uancjsgl
Oi	uslnct	gunja	eoaresg	Nn	eiourj	least	oasgouc
Jg	engale	curio	santosou	Et	rcaino	julga	uenssgoo
Oa	gsteoo	irnue	julansgc	Cn	lrause	agono	guteosji
On	esoega	ognsu	tilcuajr	Cs	enuuno	iloro	aseggatj
Ot	ljouae	nges	aiconsru	Oa	suucro	otlie	jsgengan
Eo	ouseng	oursj	cnaitagl	Ce	sotglr	suuga	iojnhaoe
Nu	eanuti	rocss	ggjeoalo	Ac	juguog	noali	eosrnste
Nn	aesteg	urjoa	oligcuso	Al	nestga	uesnc	gurjoooi
Lg	acnguo	sartu	ijeseoon	Jo	eosagu	ioerg	canusntl
Et	agsoal	gnuco	rjuosine	Aj	gaouio	ecrns	eusnglto
Ao	cnjroe	gtlao	ogneuiss	Sg	lguruo	nccaa	njositoa
Cs	ojeaog	guluu	tnsorean	Il	roguuc	oetjs	nsaoneag
Ee	ulgssg	rnaun	oioajcot	Al	jetaso	ogogn	uosiecnr
On	osngei	crugj	usltaeao	An	usnjri	oesag	logoteuc
Ua	ergsae	otsij	cngulono	Us	gconia	ensag	jroulote
Si	rgason	oncgu	etlujoea	Oe	aguusn	tarco	sloijeng
En	jroaui	lanug	seotcgso	Jo	oseusg	rnnio	talugace
Ag	onouis	tsuor	caejlne	Aa	tgssur	oejui	ogcelnon
Le	ssino	gagne	taujuara	Oj	uasleu	ienst	crggonao
Es	jgeosi	ancrg	lootuuna	Es	rangtg	oinlu	ujsooce
Et	anousc	onegr	alujgosi	Or	aoeuns	lgasi	ncjotuge
Ar	eolnno	coeta	joiuggss	Na	otoena	ucslu	igsjroge
Oj	loenon	stgga	iesuuarc	Jn	ugats	reieo	acsnolgo
Au	ncuoai	ajleg	torgosns	Og	nuesol	cgsen	uoatjira
Co	gtosen	auise	roaganjl	Ja	aeong	lcsso	oeuniurt
Ss	etoinr	ugolj	aogaucne	Uo	raglnj	tuocs	nesoaige
Sr	ugoiou	nleat	cesjaogn	Ti	ojasee	lonuu	agcsnorg
Al	aeujrg	scgot	inosoune	To	agsool	seiuu	ggnjuecr
Ug	noarec	lneuo	astgoijs	Se	tlscrn	ieagu	gnouoaj
Io	olesru	cstge	ojnanuag	Sg	eaencu	roanj	toosugil

Le casino gagne toujours



Le casino gagne toujours

La poésie me vient par bribes.
Comme des éclairs mélancoliques
ou des spots de publicité mensongers
Elle raconte doucement mon âme dans tous ses états
et souvent les plus bas.
elle vient parce que je dois mettre
des mots
comme ces pensements qui se décollent de
leurs plaies
à mon mal
qui vient de plus loin
ça peut être par le vent dans les futaies
ou tes cheveux que j'imagine
un monument aux morts une clocharde qui urine
la lassitude des yeux absents
une serveuse morbide
une clope éteinte sans cancer pour la rallumer
toi toi toi
des choses ridicules infimes et invisibles
elle vient
avant de disparaître
et sa force est nostalgique parce que d'une
beauté éphémère déjà pourrie par de petits
caractères
Alors
quand je ne pense pas à mes travaux écrits de
longue haleine
des fois
c'est vrai
je me laisse aller à la poésie
et je lui ouvre la porte de ma cervelle
qui brûle et qui crâne
devant les touches de ma machine qui louche
et sans le sou
je recompose ses traits
sans oublier jamais
qu'au seul jeu auquel tout le monde joue
chacun sait
que le casino
gagne
toujours.



Parfois on rentre seul chez soi
le coeur lourd et triste
parce que la fille qu'on aime ne nous aime pas
que le grand froid intérieur s'échappe
ou qu'on devient soi-même brouillard
Et parfois en rentrant chez soi
on croise les regards de deux frères
qui se serrent
qui se chauffent la cuillère
parce qu'il n'y a plus que ça
que ça pour les retenir, leur brûler le coeur,
toutes les cellules subordonnées, et leur faire
croire qu'il y a en eux, mais alors fort enfoui,
tout au fond d'eux, un devenir
Je ne dis pas
mais le plus souvent
Je ne sais pas pour vous mais pour moi
je rentre seul chez moi le soir
et c'est le coeur lourd et triste.



C'est la nuit
et parfois
allant me coucher
je devine ton vieux fantôme allongé dans mes
draps
ce spectre du temps qui a passé loin de moi
Impassible et sans retour.
Montant les escaliers
y regardant à deux fois dans la pénombre
nullement superstitieux
je sens la présence d'une absence
Et mon regard
s'il ne décèle rien de l'obscurité envahissante
erre
jusqu'à retrouver, tel Proust, son clocher de
Saint Hilaire
Alors du fond froid de mon lit, je t'écris encore
des vers
... mais... c'est dans mon coeur.



Il est quatre heures
et je me demande qui dort avec toi.
Il est quatre heures
et je n'ai plus assez d'histoires pour moi.
Je n'arrive plus à endormir mes personnages et
leurs vies débiles
je suis malade
j'ai froid
et je suis seul au fond de mon lit.
Plus tôt, la voisine allait se coucher
je l'ai vu une fois
recouvrir ses seins d'un tee-shirt
gris chiné
je rentrais chez moi
et j'ai vu cette petite poitrine ferme
je me sentais béni des dieux
et je remerciais le ciel.
Je ne connaîtrai malheureusement pas cette
fille
ni le chaud réconfort de sa poitrine
Et quand j'entends mon corps travailler
j'ai plutôt envie de m'ouvrir le bide et me
déverser ici
plutôt que sur de virtuelles vierges de papier
car je voudrais entendre le coeur des choses
et saisir les vanités
vouloir tant pour si peu donner
qu'en me regardant
dans un grand miroir de là où je suis
je me demande enfin du monde
qui l'habite.



Il y a une lumière qui ne s'éteint pas.
En face, un peu plus bas
normalement il y a une fille qui vivait là...
mais elle n'est pas rentrée.
je suppose qu'elle est partie en oubliant
d'éteindre la lumière
mais je ne peux pas m'empêcher de penser que
quelque chose - de grave - lui est arrivé
En tout cas, ça brille
faiblement le jour et jusque tard dans la nuit
plus tard que le moment où mes rêves font
lumière et mes yeux vide.
J'aimais bien la regarder
de mon perchoir
je me sentais Dieu le père avec son attention
bienveillante
et son jugement sans impact
à me figurer qui elle fréquente
et si elle ne fait pas trop d'erreurs dans son
travail.
Elle a l'air d'une belle et tendre enfant
brune et fine, même coquette,
je serais triste d'apprendre quelque chose
de cette nouvelle voisine
car alors je la connaîtrai plus
et je me connaîtrai moins, alors que la vérité
c'est que je ne veux rien savoir
connaître c'est aimer, aimer c'est espérer,
et espérer c'est souffrir
et tout ça c'est un phare dans la nuit pour
beaucoup
et moi je ne veux que rêver au chant de la
sirène
peut-être la voir une fois ou deux faire flip
flop dans la mer
mais c'est tout... et bien peu...

alors voilà :
cette fille a disparu
comme bien d'autres ont fait un trou dans ma vie
je pense à elles, parfois
péniblement le jour
plus douloureusement la nuit
et je me dis qu'elles sont devenues autre chose,
ailleurs,
qu'elles sont dans une pièce
qui m'est maintenant étrangère
elles aussi
un peu de
lumière.





La grande pêche à la truite

Nous sommes de petites truites
Papa Brautigan aimait nous pêcher
et il est parti
lui aussi.

Nous sommes de petites truites
et certains de nous pourtant sont des porcs
Nous remontons le cours d'eau
qui par moment est calme et indolent
mais d'autres fois nous emporte tel un torrent
vers le fond des abysses.

Mais ce que j'ai à vous dire, vous le savez :

" nous - sommes - de petites - truites "

nous sommes faites pour nager voyez-vous?

certaines ont l'écaille luisante et le corps
frétilant

leurs voisines l'oeil torve ou la mine morne
nous sommes une même chère, dans un pareil flux
toutes, on se bat, on nage, à bout de force on
s'exhorte, se laisse porter
tous ces rêves salés, ces efforts, pour d'autres
que vous qui ne verront jamais l'aboutissement de
ce gigantesque exode...

cette métaphore éculée / ces petits poissons à
contre-courant / toutes ces pierres au fond de
l'eau, auxquelles on s'attache, pour mieux
couler / ce que j'ai à vous dire, vous le savez /
Nous sommes réellement de grosses truites /
au moins pour les petites qu'on pêche, emmerde
et empêche / et tout cela m'attriste
nous voguons tous vers la même fin /

Il est minuit, c'est la mort de la nuit / mais
aussi la naissance d'une nouvelle / nous
sommes tapies au fond de nos cours, de nos lits,
sans air, sans besoin, nues, une présence
réchauffe nos coeurs alors :
entre les ténèbres, celle de la fin qui est
proche :

Enfin un hameçon
auquel mordre.



To kill a mockinbird

Il faut que je chasse l'oiseau de malheur
qui rit en moi
ou en chacun de nous
il me faut le chasser
et lui tordre le cou.

C'est l'oiseau qui s'envole
aux couleurs des meilleurs jours
au plumage d'illusionniste teignant le
maussade

de son subtil vol incessant
C'est l'intolérable survie du joyeux sentiment
des migrations sous des ciels pastiches
qui s'enflamment de nouveau tels des brasiers
par le passage du rire furtif

C'est l'Espoir comme une colombe quittant
la main

qu'il faut abattre d'une balle froidement
avant de redevenir

hélas

Humain, trop humain.



Anxiolytique

Parce que les oiseaux qui migrent ne reviennent plus
parce que tous ces couples qui s'embrassent se quittent bientôt
parce que je ne voudrais pas que mon gosse connaisse la misère que j'ai moi-même vécue
je réponds à mon père qui m'a râté qu'il n'aurait pas dû me faire et mieux fait de se taire.
Parce que l'angoisse me gagne et que la raison se perd
qu'on pense à toutes ces choses que l'on devrait aimer
et qui ne vous inspirent plus que la pitié de vous-même
des autres
avant que mes chicots ne tombent
et que je ferme ma gueule
je voudrais pouvoir dire combien tout cela m'attriste
à quoi bon être lu ou publié
quand comme le dit Hemmingway
On ne devrait écrire que pour se soigner
Et cette impression d'être sur un manège qui tourne
qu'enfants nous pensions guider
mais qui ne fait pourtant que nous emporter.

Tu es la fin triste d'un bon livre

mais quand je tape mon nom
dans le web
je ne trouve que des américaines
qui s'assoient sur des centimètres
et n'ont pas mes problèmes.
La seule chose que l'on sait sur moi
c'est
le nombre de kilomètres
que j'ai pu faire un mois
ou deux
un an
ou deux.
Alors peut-être qu'il faut écrire
l'histoire que l'on veut lire
parler de sa vie
et du beau temps
de ce qui détruit et pulvérise
de ceux qu'on a aimé
et qui sont partis
Je vous raconte tout ça
parce qu'une folle
un jour m'a dit
que j'étais
mais je le cherche toujours
la fin triste
d'un bon livre.



Oh ! Mon pays ! ...

Je ne suis pas fier d'être français
Non seulement parce que je ne l'ai jamais choisi
mais aussi parce que mon pays n'a jamais rien fait
dont je puisse être fier
J'entends qu'il m'a donné une éducation
mais il m'a également profondément saboté
et pour une poignée de littérature et de pensée
française à sauver
combien d'autres mômes a-t-il tué ?
Mon pays m'indigne
Mon pays m'attriste
Mon pays m'enfume et me gaze
comme il en a envoyé tant d'autres dormir sous
les becs à gaz
Non seulement son passé me fait honte
mais son avenir m'alarme
ses politiques successives, ses colonies, les
droits et les acquis sapés avec chaque
présidence jusqu'à ne plus tenir qu'au creux de
la main ainsi qu'une toute petite liberté :
celle de choisir de vivre ou de mourir
mais non pas pour son pays, mais pour sa vie.
La misère, la pauvreté, la violence, le racisme,
l'injustice, tout ça n'a jamais eu de frontière
mais vit - et même très bien - dans mon pays
Se dire civilisé signifie savoir diluer tous
ces vices dans des mesures de bonne conduite
et je ne pense pas qu'un système ou l'autre
sauvera mon pays
ni une guerre civile d'enragés, ni un énième
krach boursier de spéculateurs, ni rien
car je pense plutôt qu'on peut se sauver soi-
même de son pays
car c'est lui-même maintenant qui instaure
la peur et la crainte
qui baigne ses enfants dans une auge fangeuse
pleine de médias désabusés, de jeu politique, de
compromissions et de crises dont il n'y a toujours
qu'une seule victime
son peuple se débat dans sa lutte avec une hydre

dont les têtes futures sont toujours plus infâmes
Nous sommes divisés, méprisés et montés les uns
contre les autres dans un combat quotidien
pour une niche famélique et rassie
Cela ils l'ont bien réussi
ceux qui humilient les forçats de la faim
qui rient de la conquête du pain
qui traînent dans la boue des valeurs hautes
pour lesquelles sont morts de grands hommes
toujours ceux-là qui violent la grande fédération
des douleurs
ET ON NOUS DIT QUE C'EST CELA L'EXISTENCE
QUE NOUS AVONS CHOISIE
On se rit bien du " peuple qui décide "
non sans dégoût
il ne manquerait plus que les bêtes
choisissent où elles paissent...
et pourtant, derrière nos bergers interdits, sous
les monts émus, au fond des lacs placides, où sont
enterrés nos souvenirs
il est là,
notre pays.

J'ai écrit ceci en pensant au noble Bernanos,
l'animal blessé qui dans Les grands cimetières
sous la lune, rugissait ainsi :

" J'apprenais ce matin l'entrée à Vienne
des troupes hitlériennes. " La droite va être
contente " , me dit le vendeur de Ce soir. Et
cinq minutes plus tard, un brave homme m'arrête
dans la rue : " voilà où nous mène le
Front Populaire ! ... " Nous regardions ensemble
défiler, ainsi qu'une cour des miracles, des
vieux et des vieilles réclamant la retraite tant
de fois promise et tant de fois différée.
" Salauds ! " s'écrit mon compagnon, en montrant
le poing à ces épaves.

- Oh ! ! Mon pays ! ... "



Voilà plus de dix ans que j'écris.

C'est plus ou moins long dix années vous me direz, mais quand on met bout à bout tous mes écrits, on se rend compte que, finalement, non. Enfin, bien entendu, on se rend compte que ces écrits comptent pas vraiment, qu'ils sont ni longs ni bons, pour la littérature, pour la poésie, pour les autres, mais ils ont au moins deux mérites, c'est d'avoir essayé de me guérir, et surtout, j'ose penser, d'exister.

J'ai rarement songé à publier quoique ce soit. Pas par excès d'une modestie mal feinte, mais parce que je ne voyais pas l'intérêt de faire commerce de mes douleurs et de mes doutes les plus intimes, et perdre une énergie et un temps précieux dans ces entreprises, alors qu'ils auraient pu être alloués à davantage écrire. Que mes souffrances soient traduites en de longues et protéiformes nouvelles ou dans des poésies rarement dévoilées, ce recueil rachitique aura pour lui de tourner la page d'une décennie et de m'aider à pousser ma pierre sur d'autres versants à dessiner.

Enfin, ce recueil n'existe que par le soutien indéfectible, le travail forcené, et le bon espoir, que Maude a placé en mes projets : qu'elle soit ici plus que remerciée.

Je dédie ce petit objet à ceux qui restent, ceux qui sont partis, et ce qui doit advenir ; et j'en profite avant de finir, pour vous remercier vous aussi, ami.e.s ou anonymes.

Sur une antique machine,

Voilà comment dix années se terminent.

A.V.S.D.

Photographies par ordre d'apparition:

Paris	août	2020
Lille	octobre	2020
Paris	juin	2020
Venise	décembre	2019
Paris	janvier	2020
Fes	mars	2020
Paris	mai	2019
Tbilissi	août	2019
Barcelone	février	2019
Aix-lez-Orchies	octobre	2019
Venise	décembre	2019
Venise	décembre	2019
Lille	octobre	2020

Poèmes et photographies
Alexis Vassili Sacha DAWSON
(at)cyclimseflims
avsd.fr

Design graphique
Studio Disco ☺
(at)studiodisco.design
studiodisco.fr

Ex. .. / 28
janvier 2021

salut machine
et merci pour tout
nan c'est toi qui raccroche
nan c'eeest toi
bon ok
c'est moi
j'ai mal aux doigts
bisou
goodbye...

A.V.S.D.